

MERKLE, Denise, O'SULLIVAN, Carol, VAN DOORSLAER, Luc and WOLF, Michaela, dir. (2010) : *The Power of the Pen. Translation & Censorship in Nineteenth-century Europe*. Wien/Berlin : LIT Verlag, 304 p.

Lieven D'hulst

Volume 57, numéro 2, juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1013961ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1013961ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

D'hulst, L. (2012). Compte rendu de [MERKLE, Denise, O'SULLIVAN, Carol, VAN DOORSLAER, Luc and WOLF, Michaela, dir. (2010) : *The Power of the Pen. Translation & Censorship in Nineteenth-century Europe*. Wien/Berlin : LIT Verlag, 304 p.] *Meta*, 57(2), 531–532. <https://doi.org/10.7202/1013961ar>

The most impressive word in this volume is “beyond” which indicates the endless of translation studies. In the field of translation studies no one could say that his theory is perfect and could solve all the problems she/he comes across, so is Descriptive Translation Studies. The praise, the criticism, the revision of and the complement to Toury’s in the book show the true nature of developing translation studies.

Beyond Descriptive Translation Studies not only offered a common base but also laid down precisely that intellectual challenge: not just to describe translation, but to explain it through reference to wider relations. To respond to Toury’s challenge in one way or another, the key scholars and their diverse contributions direct their attention to issues such as the sociology of translators, contemporary changes in intercultural relations, the fundamental problem of defining translations, the nature of explanation, and case studies. They all seek to explain as well as describe, providing a research-based space for conceptual coherence and creativity. In this sense, I believe that Toury’s call has been answered beyond expectations.

It is a pity that we find no articles of Chinese scholars in the volume. In recent years translation studies in China has made great progress and Chinese scholars are now actively integrating into the world. So it is our hope that the world of translation could hear the Chinese voices.

XU JIANZHONG

University of Technology, Tianjin, People’s
Republic of China

MERKLE, Denise, O’SULLIVAN, Carol, VAN DOORSLAER, Luc and WOLF, Michaela, dir. (2010): *The Power of the Pen. Translation & Censorship in Nineteenth-century Europe*. Wien/Berlin: LIT Verlag, 304 p.

Dans la liste croissante des études sur les rapports entre censure et traduction, ce volume occupe une place éminente: par l’excellence de son introduction, qui met en perspective les questions de censure rapportées aux structures et instruments de pouvoir au sein des cultures, aux caractéristiques propres de l’activité traductive, ainsi qu’aux conditions historiques très variables des transferts interculturels; mais également par des contributions axées sur les formes majeures de censure distinguées au départ (la pré-censure, la post-censure et l’auto-censure). Ces contributions se trouvent réparties en trois parties intitulées: les formes du blocage culturel, la perméabilité de la censure institutionnelle, la censure et les normes. Prises ensemble, elles offrent une image kaléidoscopique des formes et des fonctions de la censure

appliquées aux traductions et aux traducteurs au cours du XIX^e siècle européen.

Certes, ainsi qu’il arrive souvent dans des volumes collectifs, le panorama fort large esquissé par les quatre éditeurs tend à souligner les parallèles et les rapprochements entre les contributions (et entre les aires que celles-ci couvrent), de même qu’il assure des relais et des transitions, et cherche à combler des lacunes. Mais force est de constater aussi que nous ne sommes pas en présence ici d’articles simplement juxtaposés: ces derniers expriment bien au contraire un véritable effort de mise en commun, même si les concepts et méthodes utilisés et, à plus forte raison, les corpus étudiés sont loin de se correspondre ou de se compléter toujours. Ce qui, au demeurant, n’est pas un désavantage: au vu des progrès que connaissent actuellement les études de censure, ce n’est pas un moindre mérite que de mettre à l’épreuve les concepts et méthodes en cours dans diverses traditions disciplinaires.

La première partie comprend cinq contributions qui font la part belle aux résistances imposées par des dispositifs religieux ou politiques (Ibon Uribarri étudie le « blocage » du philosophe Kant dans une Espagne hostile aux vues agnostiques au point de mettre le philosophe allemand à l’*Index* et de le remplacer par l’anodin Karl Krause) ou par des stéréotypes culturels (Luc Van Doorslaer examine la sélection inégale des littératures étrangères traduites dans des quotidiens flamands qui favorisent tour à tour des romans-feuilleton allemands et français au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle) ou encore par le champ littéraire lui-même. Denise Merkle se penche ainsi sur l’articulation entre traduction, censure et ce qu’elle appelle la fonction de « transauthor », une catégorie de traducteurs aptes à transmettre au-delà des frontières d’une culture des œuvres transgressives: en l’occurrence, un déni de reconnaissance est adressé par le champ littéraire de l’époque victorienne à une traductrice qui ne respecte pas assez le caractère transgressif de *Salammbo* de Flaubert. Carol O’Sullivan, pour sa part, introduit l’hypothèse de « l’effet de la troisième personne » (hypothèse formulée par le sociologue américain Davison) pour expliquer les résistances opposées à la même époque aux traductions anglaises du *Décameron* de Boccace: tel lecteur croit toujours qu’un tiers est davantage affecté que lui-même par des livres; aussi en devient-il le censeur. La contribution de Norbert Bachleitner et Michaela Wolf, enfin, concerne les traducteurs agissant en qualité de « gatekeepers » au sein de la monarchie habsbourgeoise au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle: en dépit de la suppression de la censure officielle, les procureurs continuent d’interdire des publications, incitant parallèlement les agents

culturels à s'imposer eux-mêmes, par prudence, une forme d'auto-censure; ainsi, les traducteurs des romans de Flaubert et de Garibaldi filtrent les idées mal accueillies par la culture-cible et adaptent celles qui se laissent conformer au goût des lecteurs.

La deuxième partie accorde une large place aux failles laissées par les systèmes institutionnels de censure. Selon Elisabeth Gibbels, l'Allemagne fin-de-siècle de Bismarck est, paradoxalement, un creuset intellectuel de nouvelles idées socio-démocratiques, où se rencontrent et se heurtent les censeurs allemands et les socio-démocrates exilés à Londres et dont les écrits sont réintroduits clandestinement, moyennant la traduction. D'autres contributions concernent le Portugal (Rita Bueno Maia montre comment des romans français jugés immoraux à l'époque romantique sont soit publiés par des maisons parisiennes puis importés au Portugal, soit auto-censurés par des traducteurs portugais), l'Espagne (où à la même époque, comme l'explique María Eugenia Perojo Arronte, une lutte s'engage entre des groupes littéraires dominants et dominés, les premiers utilisant la censure pour réprimer l'introduction de nouveaux concepts et normes esthétiques), et enfin la Russie décembriste: selon Brian James Baer, l'élite libérale déploie un éventail de stratégies afin de déjouer la censure des traductions; parmi ces stratégies figure l'encodage subtil au sein des traductions de points de vue controversés, qu'ensuite l'élite russe souvent bilingue pourra aisément décoder; les auteurs traduits et mobilisés de la sorte sont principalement les poètes et chansonniers français issus ou demeurés proches de la Révolution française, parmi lesquels André Chénier, François Béranger et Antoine-Vincent Arnault.

La dernière partie couvre deux études de cas: la première, due à Benoît Léger, s'attache à la politique de la censure élaborée sous le Second Empire français, le terme de censure étant pris ici dans deux sens différents, à savoir le jugement des critiques et le pouvoir politique. En l'absence de documents officiels, la seconde occurrence de censure est difficile à étudier en relation avec le domaine des traductions; la première est mieux identifiable, comme une forme d'autocensure dictée par le bon goût et appliquée aux décisions traductives, en l'occurrence suscitées par le fameux passage de *L'Enfer* de Dante sur le viol et l'adultère. Le volume se clôt sur un dossier d'auto-censure de traductions produites en Finlande. Outi Paloposki se penche successivement sur l'action d'un traducteur travaillant en tant que censeur et sur celle d'un traducteur proprement dit pratiquant une forme d'auto-censure; dans les deux cas, les décisions prises dépendent de l'audience visée et de l'impact pressenti sur la société d'accueil.

Au total, cet ouvrage forme une très belle synthèse historique, croisant comme il se doit en ce domaine, les perspectives institutionnelles et discursives pour différentes aires et périodes.

LIEVEN D'HULST
Katholieke Universiteit Leuven, Leuven, Belgique

FORSYTH, Louise H., dir. (2010): *Anthology of Québec Women's Plays in English Translation*. Volume III (1997-2009). Toronto: Playwrights Canada Press, 510 p.

Le livre *Anthology of Québec Women's Plays in English Translation* en est à son troisième volume. Parue en 2010, cette anthologie propose la traduction de dix pièces contemporaines de théâtre québécois au féminin. Les deux premières anthologies couvraient les périodes 1966-1986 et 1987-2003 et elles proposaient la traduction d'œuvres classiques du répertoire québécois, comme *The Savage Season* (Anne Hébert, traduit par Pamela Grant et Gregory Reid), *The Fairies Are Thirsty* (Denise Boucher, traduit par Alan Brown) ou *Joye* (Pol Pelletier, traduit par Linda Gaboriau). Dans le troisième volume, on trouve plusieurs œuvres qui n'avaient jamais été publiées auparavant, même en français. La directrice de l'ouvrage n'explique d'ailleurs pas pourquoi le troisième volume commence en 1997, alors que le deuxième volume se terminait en 2003.

Pour la plupart, les dramaturges choisies ont déjà été primées pour la qualité de leur travail. Le livre est découpé en onze chapitres, soit une introduction au troisième volume, suivie des dix pièces traduites. Chaque pièce de théâtre est précédée d'une introduction de quelques pages et d'une présentation de la dramaturge. À deux reprises, une note du traducteur précède également la pièce. Les traducteurs eux-mêmes sont présentés à la toute fin de l'ouvrage. Dans les dernières pages du livre, on trouve aussi une bibliographie sur la recherche universitaire associée au théâtre québécois et à la traduction du théâtre. Ajoutons que c'est Louise H. Forsyth, une spécialiste de la performance féminine et de la dramaturgie québécoise, qui a rassemblé et brièvement commenté les œuvres des trois volumes.

D'entrée de jeu, il faut souligner l'importance d'un tel recueil de textes traduits. Trop rares sont les anthologies uniquement constituées de traductions. Entre autres choses, une telle initiative facilite les échanges culturels entre le Québec d'expression française et le monde anglo-saxon. De plus, la sélection de Forsyth semble allier classiques, œuvres de la génération montante et coups de cœur, soit un portrait représentatif du théâtre québécois au féminin. Nous ne nous prononcerons